

Romances, errances, absences

Chambre(s), écriture scénique, dramaturgie et texte d'Éric Jean et de Pascal Chevarie. Production du Théâtre de Quat'Sous, du 16 novembre au 19 décembre 2009

L'imposture d'Évelyne de la Chenelière. Mise en scène d'Alice Ronfard, production du Théâtre du Nouveau Monde, du 17 novembre au 12 décembre 2009

Gilbert David

Numéro 232, mai-juin 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63328ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David, G. (2010). Compte rendu de [Romances, errances, absences / *Chambre(s)*, écriture scénique, dramaturgie et texte d'Éric Jean et de Pascal Chevarie. Production du Théâtre de Quat'Sous, du 16 novembre au 19 décembre 2009 / *L'imposture* d'Évelyne de la Chenelière. Mise en scène d'Alice Ronfard, production du Théâtre du Nouveau Monde, du 17 novembre au 12 décembre 2009]. *Spirale*, (232), 56–58.

(soit le cadre représentatif : le peintre et sa toile) sur la réalité des sujets (les membres du Comité). L'écrivain a cette capacité étonnante de « figurer » l'histoire. Cette toile, sous nos yeux de lecteurs, devient plus vraie que la « vraie » histoire. « Vous les voyez, Monsieur ? Tous les onze, de gauche à droite : Billaud, Prieur, Prieur, Couthon, Robespierre, Collot, Barrère, Lindet, Saint-Just, Saint-André. Invariables et droit. Les Commissaires. Le Grand Comité de la Grande Terreur. Quatre mètres virgule trente sur trois, un peu moins de trois. Le tableau de ventôse. Le tableau si improbable, qui avait tout pour ne pas être, qui aurait si bien pu, dû, ne pas être, que planté devant on se prend à frémir qu'il n'eût pas été, on mesure la

chance extraordinaire de l'Histoire et celle de Corentin. » Par le mensonge de la représentation, Michon fait vivre les personnages historiques. À partir de personnages existants, il écrit une page manquante de l'histoire, soit celle de leur rencontre sur une toile. Il ne met pas en scène l'Histoire (procédé qui viserait à prendre des faits historiques, à les agencer en fiction, et à en faire un roman). Il construit son œuvre en disposant, presque en vrac, des thèmes qui lui sont chers : la pauvreté des Limousins, l'humiliation sociale, les fils, les pères, les maîtres, les serviteurs.

La paresse de Michon, évoquée plus tôt, vient quelque peu miner le plaisir

du lecteur. Je concède qu'il est cavalier d'utiliser le terme « paresse » considérant le caractère magnifiquement « achevé » de son style. Pourtant, c'est le sentiment d'un rendez-vous raté qui m'habite, plusieurs mois après la lecture des *Onze*. Alors que la fin de *Corps du roi* (le précédent ouvrage) semblait totalement déliée, on a ici l'impression d'une certaine rigidité et d'une habilité rhétorique un peu lassante. Pierre Michon reste, à mon avis, un immense écrivain, mais j'aurais préféré une œuvre avec le souffle que l'on retrouve ailleurs (je pense évidemment aux puissantes *Vies minuscules*), moins engoncé dans son raide habit de pékin. †



Romances, errances, absences

PAR GILBERT DAVID

CHAMBRE(S), écriture scénique, dramaturgie et texte d'Éric Jean et de Pascal Chevarie
Production du Théâtre de Quat'Sous, du 16 novembre au 19 décembre 2009.

L'IMPOSTURE d'Évelyne de la Chenelière
Mise en scène d'Alice Ronfard, production du Théâtre du Nouveau Monde, du 17 novembre au 12 décembre 2009.

Les « microrécits de vie » et les pièces romanesques n'en finissent plus d'étendre leur emprise sur la production théâtrale au Québec. Cette tendance se reconnaît à une forte charge narcissique, comme si le « petit moi » cherchait à se donner en pâture à des spectateurs qui auraient été tétanisés par des séances répétées de télé-réalité. C'est l'impression accablante que m'a laissée *Chambre(s)* au Quat'Sous que ses concepteurs, Éric Jean et Pascal Chevarie, ont présenté comme « un voyage dans les méandres de l'âme

humaine, où la réalité côtoie un univers onirique envoûtant ». La formule proposait plutôt un assemblage disparate de numéros d'acteur, en une sorte de *musical* branché. Le tout faisait très *jeune* et très vide : « Je ne veux rien raconter, je veux ressentir », voilà livré le fin mot de l'histoire... une histoire qui n'en est pas vraiment une, et qui se garde bien de faire une place à la grande. Le monde est une chambre où l'on se retire pour y être à l'abri de ses misères, et là s'arrête la conscience d'habiter un monde en crise.

Il faut savoir que l'entreprise — précédée par celle qui avait abouti à la création primée du spectacle *Hippocampe* en 2002 — s'est appuyée à nouveau sur un processus d'improvisation qui a mis à contribution les sept comédiens de la distribution lors d'une dizaine d'ateliers afin d'élaborer le matériau de ces chambres qui se sont voulues oniriques. Éric Jean en a fixé le cadre exploratoire : cette fois, ce fut le son et la voix, ce qui explique le rôle important du musicien et compositeur Vincent Letellier dans l'aventure ainsi que



Francis Ducharme (Léo) en projection vidéo et, dans une demi-obscureté, une partie de la distribution qui comprenait David Boutin, Sophie Cadieux, Violette Chauveau (Ève), Jacinthe Lagué, Hubert Proulx, Yves Soutière et Erwin Weche, dans *L'imposture* d'Évelyne de la Chenelière, mise en scène d'Alice Ronfard, production du Théâtre du Nouveau Monde, 2009.

l'omniprésence des micros pour que les voix franchissent le mur du son qui est venu s'abattre sur les tympans de l'assemblée. Et on y chante et on y danse, mais on attendra en vain d'y découvrir le volcan d'une œuvre vraiment écrite. Et pensée. On est loin d'un Novarina — « Le

née (vibrante Sylvie Drapeau), en compagnie de cinq comédiens de la relève, formés au Conservatoire, à l'École nationale ou à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM (Évelyne Brochu, Maxime David, Sébastien David, Matthieu Girard, Alexandre Landry) et d'un électron libre,

UNE ÉCRIVAINNE À L'ÉPREUVE DE SA PROGÉNITURE ET DE LA POSTÉRITÉ

Évelyne de la Chenelière est une auteure prolifique : depuis quinze ans, elle a écrit quinze pièces dont certaines, telles *Des fraises en janvier* (1999) et *Bashir Lazhar* (2002), ont connu un succès notable au Québec et à l'étranger. Son théâtre se plaît à présenter des situations quotidiennes et des personnages déstabilisés par le cours des choses dans leur vie intime ou dans leur parcours professionnel. C'est à coup sûr le cas du personnage d'Ève qui combine ces deux niveaux de questionnement existentiel dans *L'imposture*, sa dernière pièce : la jeune femme y est aux prises avec son fils Léo et sa fille Justine qui vont entrer en compétition bien malgré eux avec sa carrière d'écrivain reconnu, mais à jamais insatisfaite.

C'est cela même qui est en cause ici : le théâtre n'y a pas lieu, malgré toute la gymnastique vocale et corporelle des acteurs...

théâtre doit devenir le lieu d'un lyrisme sans moi », a-t-il écrit dans *Lumières du corps* (P.O.L., 2006). C'est cela même qui est en cause ici : le théâtre n'y a pas lieu, malgré toute la gymnastique vocale et corporelle des acteurs qui s'exhibent avec une énergie qui ne ménage ni l'adrénaline ni l'abattage racoleur. Attention ! ces acteurs ne se prennent jamais au sérieux et ils excellent dans leur histrionisme : la distribution aligne une comédienne chevron-

venu d'Ukraine (Sacha Samar). Hélas, au cours de cette soirée en forme de célébration postdramatique du jeu en tant que jeu, tout se perd dans l'esbroufe et rien ne se crée. Comme quoi, les artisans de cet objet ont choisi de s'adonner à la déréalisation du vivre-ensemble, en l'absence de tout enjeu socio-esthétique qui ait quelque consistance, et de toute vision conséquente de la société actuelle où, ma foi, les problèmes ne manquent pas...

À partir d'un argument on ne peut plus romanesque, car ladite écrivaine décidera en effet de céder la signature de son dernier roman, intitulé perversement *Le roman de ma mère*, à son propre fils dont le double jeu fera de lui un « nouvel auteur » célébré par la critique, *L'imposture* est une comédie qui n'est pas sans renvoyer à la manière de travailler d'un Tchekhov qui a fait jaillir le comique et le drame des menus faits de l'existence de ses personnages en puisant

dans leur banalité même. Mais la révélation de ce transfert d'identité de la romancière à son fils de vingt ans se fera attendre dans le déroulement de l'action, car la pièce adopte une construction non linéaire, aux temporalités entrecroisées, ce qui l'a fait ainsi échapper à la « pièce bien faite » — dont la championne aura été, un temps, dans nos parages l'ineffable Marie Laberge.

Que raconte au juste *L'imposture*? Un repas entre amis, qui se passe en 1989, met en présence deux couples et un célibataire : Ève, l'écrivaine (Violette Chauveau) et son conjoint Bruno (Yves Soutière) reçoivent ce soir-là le cynique et intempêtif Frédéric (David Boutin), ainsi que le couple composé d'Élise (Jacinthe

homme noir (Erwin Weche) qui s'avère être un membre d'un gang de rue...

Promu au rang de personnage, le Roman d'Ève fait l'objet de nombreuses citations, projetées à l'écran où interviendra également Léo, devenu le prête-nom d'Ève, d'où le titre de la pièce. Si Évelyne de la Chenelière s'est défendue d'avoir puisé sa matière dramatique dans sa propre vie, il est évident que le rapprochement Ève-Évelyne n'est pas fortuit. Ève est hantée par ses démons intérieurs, ceux d'avoir été une conjointe égotiste et capricieuse, une « mauvaise mère » et une femme de lettres limitée à l'écriture de « très bons romans » qui n'en font pas de la grande littérature. *L'imposture* est le résultat du montage de fragments de vie, de ces petits

gènes, l'éducation, le milieu, les expériences, tout ça, c'était juste des excuses pour les mauvaises décisions qu'on prenait. [...] Mais aujourd'hui je me rends compte que c'est pas vrai, ça marche pas, on est pogné à être ce qu'on est et qu'on n'a pas choisi » (Leméac). La mise en scène d'Alice Ronfard apporte une grande fluidité à ces tableaux fragmentés du monde qui gravite autour d'Ève. Le dispositif scénique du scénographe Gabriel Tsampalieros installe au fond du plateau deux bibliothèques monumentales qui en glissant sur les côtés laissent apparaître un vaste écran de projection. Le plancher de scène n'a pour tout mobilier qu'une longue table et ses chaises qui accueillent le groupe d'amis lors d'un repas bien arrosé. Tout au long de la représentation, les acteurs vont faire pivoter cette table à vue dans la demi-obscurité, en modifiant ainsi à chaque fois l'angle de vision du spectateur. Quelques moments chorégraphiés par la metteuse en scène sur des musiques prenantes de Simon Carpentier apportent une respiration imagée à un texte qui s'en tient par trop souvent à un étalement anecdotique. Il faut souligner enfin le travail de Ginette Noiseux aux costumes, qui nous valent plusieurs surprises du côté féminin (notamment pour Ève et sa fille Justine) et permettent de saisir jusqu'à quel point un vêtement est une seconde peau.

Après avoir monté *Désordre public* (Théâtre Espace GO, 2006) et *Les pieds des anges* (Théâtre Espace GO, 2009), Alice Ronfard poursuit ainsi une collaboration fructueuse avec une dramaturge talentueuse, au ton unique et à l'univers tout en demi-teintes. La metteuse en scène a rassemblé pour cette production de *L'imposture* une distribution impeccable, bien équilibrée et d'une souplesse remarquable, et une équipe de concepteurs inspirés.

Le spectacle est une réussite, sans effacer totalement les réserves à l'égard de la proposition textuelle. Ce n'est pas d'aujourd'hui que roman et théâtre s'échangent des procédés. Le phénomène s'est accentué depuis 1980 avec la montée en puissance des spectacles en solo, du théâtre-récit et de la romanisation du texte dramatique. C'est peut-être en cela que l'écriture dramaturgique doit aujourd'hui se repenser, en cherchant d'autres formes pour mieux s'inscrire dans la mémoire de nos contemporains. †

Évelyne de la Chenelière persiste et signe ainsi en poursuivant dans la voie d'une écriture qui ne dédaigne pas l'introspection et l'ironie, sans chercher à tout prix à faire passer un message. Est-ce assez ou trop peu?

Laguë), enceinte de son premier enfant, et de Sébastien (Hubert Proulx) qui périront dans un accident de voiture après avoir quitté la soirée. On apprendra de la bouche d'Ève que l'annonce de la mort de sa meilleure amie l'a amenée à avoir elle-même un enfant qui sera appelé Léo (Francis Ducharme). Vingt ans plus tard, c'est la relation entre ce fils devenu adulte et Ève qui débouchera sur le « don réparateur » du livre que celle-ci vient d'écrire à Léo, alors propulsé au rang de vedette médiatique. D'autres séquences interviennent entre 1989 et 2009 qui donnent à voir les relations du couple Ève et Bruno et leur vie de famille avec l'arrivée d'une petite fille du nom de Justine (Sophie Cadieux) qui en fera voir de toutes les couleurs à sa mère, lorsque, devenue adolescente, elle se lie d'amitié avec un jeune

riens qui, peu à peu, révèlent un point de vue, une vision mi-douce mi-amère de la vie de couple et de la difficulté d'être à la fois mère et auteure. Évelyne de la Chenelière persiste et signe ainsi en poursuivant dans la voie d'une écriture qui ne dédaigne pas l'introspection et l'ironie, sans chercher à tout prix à faire passer un message. Est-ce assez ou trop peu?

C'est ici que l'approche d'Alice Ronfard prend le relais pour transfigurer cette écriture axée sur le sens de l'observation du détail vrai et sur une certaine mélancolie qui trouve sa source dans le constat de l'impossibilité pour quiconque de se changer : « [...] longtemps, confie Ève à Bruno, j'ai cru qu'on finissait par choisir qui on est. Qu'avec un peu d'effort, on avait le pouvoir de décider qui on serait. Que les